

## HALTE A L'AMALGAME !

LE MONDE 21.09.2012 Par Dominique Eddé,  
écrivaine libanaise, auteure de "Kamal Jann" (Albin Michel, 22,30 €)

Que des individus, au racisme autoproclamé – manipulateurs et manipulés –, soient parvenus à déclencher, à partir d'une production minable, la foudre de dizaines de milliers de musulmans, un attentat meurtrier, des dizaines de morts et des menaces de représailles contre les chrétiens donne la mesure du degré de confusion et de misère mentale que font peser, un peu partout, des minorités de plus en plus excitées sur des majorités de plus en plus désarmées.

Le plus grave dans cette affaire, c'est la manière dont les esprits prétendus libres se font avoir, s'engouffrent, se proposent des choix qui n'en sont pas, et, chemin faisant, avalisent, selon de vieux critères éculés, leurs pulsions de haine envers les musulmans ou encore celles des islamistes envers les "infidèles", ce qui pour finir revient au même.

Il suffit de constater le remplacement, désormais naturel, entériné par un nombre impressionnant de médias, du singulier par le pluriel. L'abolition de la différence, de la nuance, du b.a.-ba de la pensée. Cela donne ceci : Deux Américains = les Américains. Trois coptes = les coptes. Des musulmans = les musulmans. Des juifs = les juifs, etc.

Le chiffre n'indique plus rien. L'essence absorbe tout. L'individu est balayé par la foule. Pire : un individu peut désormais suffire à mettre en danger une foule d'individus. Si Al-Qaida n'avait eu qu'un souhait à émettre, c'eût été celui-là.

Depuis quand et au nom de quoi l'action d'une personne est-elle représentative d'une politique, d'un peuple, d'un pays ? Pourquoi cette question, d'une évidence accablante, n'a-t-elle pas été posée par les chefs d'Etat et de gouvernement ? Pourquoi se laisse-t-on dicter le contenu d'un débat – toutes opinions confondues – par ceux dont le projet est de le rendre impossible ?

Qu'une majorité se laisse intimider par une minorité, et c'est déjà le début de la folie : à défaut de protection ou de résistance, chacun va rejoindre sa tribu. La pensée se purifie, se vide, se prête à la guerre. A qui la faute ? A tout le monde. Car qui nous fera croire que ce consensus de la séparation – le découpage de l'humanité en tranches nationales et communautaires – n'arrange qu'un seul camp ?

Si tel était le cas, pourquoi aurait-on si allègrement recours au vocabulaire qui tue la différence et justifie, d'avance, de futures équipées militaires ? Vivement le jour où un citoyen – quel qu'il soit – pourra porter plainte contre un magazine, un journal ou une télévision qui aura titré "L'islam en colère" ou "Les musulmans dans la rue".

Alors, le combat contre la bêtise aura marqué un point. Alors, peut-être, des individus – à l'identité musulmane revendiquée – se mobiliseront en nombre pour s'élever contre la prise en otage de leurs destins par des fascistes. Car ils sont légion à être aussi écœurés par les docteurs de la loi que par le mépris, voire la haine, dont ils sont l'objet. Il n'empêche, aussi, disons-le, qu'ils ne sont pas assez nombreux à donner de la voix.

Il reste un pont à construire de toute urgence entre islam et dissidence. Entre-temps, la montre tourne en faveur des foutraques. Les gens meurent en Syrie, d'autres pays dans la région sont en danger de guerre et Charlie Hebdo, enfant gâté de la démocratie, en panne mortelle d'humour et de créativité, ne trouve rien de mieux pour se faire exister que de nous les faire oublier.

En somme, les deux pathologies qui se disputent la scène politique sont les plus dures à soigner : la perversion et la paranoïa. L'une n'excluant pas l'autre ; la première ayant, grosso modo, de meilleures racines chez les puissants, en Occident, la seconde, en Orient, chez les tyrans issus de la défaite.

Les deux nous dépossédant à toute allure de ce que nous appelons encore naïvement la liberté.

Dominique Eddé, écrivaine libanaise

---

## L'ISLAM DOIT ENTAMER SON TOURNANT CRITIQUE

LE MONDE 21.09.2012 Par Abdennour Bidar, philosophe

Comment aider le monde musulman, toujours prisonnier de ce que le juriste tunisien Yadh Ben Achour définit comme une "orthodoxie de masse", à entrer dans un rapport critique au religieux ? En admettant d'abord qu'il faut bel et bien l'aider à y entrer, ce dont certains doutent en voyant dans cette volonté une énième expression de l'ethnocentrisme occidental. A ceux-là je dirais que non, l'universel n'est pas une invention occidentale, et que non, cet universel-là n'est pas le destin spécifique de l'Occident : l'esprit critique vis-à-vis du religieux est appelé à devenir le bien commun de l'humanité.

Toutes les cultures humaines ont vocation à sortir de la religion, qui bien entendu ne disparaîtra pas, mais qui ne jouera plus jamais pour les hommes le rôle de "premier moteur" de civilisation qui a été le sien pendant des millénaires. Notre défi commun, au-delà des frontières entre cultures et sociétés, est de réfléchir à la forme que le monde pourra prendre demain au-delà du religieux et de tout ce qui en a pu en tenir lieu jusqu'ici.

Mais pour cela, nous avons besoin d'autres théories de la "sortie de la religion" que celles qui ont été élaborées par l'Occident. Voilà à quoi il faut appeler le monde musulman, à quoi il faut lui demander de contribuer, de collaborer : à une "désoccidentalisation" de ce thème de la sortie de la religion, né en Occident et qui n'a été pensé jusque-là qu'à partir de l'Occident – selon un modèle occidental et par des penseurs occidentaux, de Max Weber à Marcel Gauchet.

Pourquoi nous faut-il maintenant autre chose ? Parce que face au "retour du religieux", qui est une régression, il faut se demander ce qui n'a pas marché dans le processus de sortie de la religion tel qu'il a été pensé et conduit ici.

Si donc le religieux ne veut pas mourir, c'est que l'Occident, malgré tout le talent de ses penseurs, n'a jamais réussi à lui donner de bonnes raisons de le faire... Toutes ses théories sur le désenchantement du monde, la sécularisation politique du religieux, la mort du sacré ou de Dieu, sont puissantes, mais s'avèrent insuffisantes et trop partielles.

Elles ont un premier défaut, qui a été de "vouloir fabriquer de l'universel toutes seules", à partir des seules ressources de l'Occident. Elles sont restées ainsi ignorantes de ce qui se joue ailleurs dans le monde, et de ce qui venant d'autres horizons intellectuels et culturels aurait pu donner à ce projet de sortie de la religion une vitalité plus durable. Résultat, ces théories occidentales sont périmées. Mais qui s'attend, et qui acceptera, qu'un penseur de l'islam se mêle à cette discussion que l'élite intellectuelle d'Occident se réserve depuis le XIX<sup>e</sup> siècle ?

Voilà pourtant comment il faut aider le monde musulman à sortir de la religion, à entreprendre un aggiornamento critique de ses représentations. En l'invitant à entrer dans ce type de débat sur le sens, la pérennité et l'issue du processus de sortie de la civilisation humaine hors de sa matrice religieuse. En lui demandant quelle part il peut prendre à ce débat, quel génie propre il peut y apporter qui soit universalisable.

En lui demandant donc de relever le défi intellectuel, scientifique, culturel, de l'élaboration de véritables pensées de la sortie de la religion, alternatives vis-à-vis de ce qu'a déjà proposé la modernité occidentale.

Il faut inviter le monde musulman à nous aider à repenser le rapport de l'homme aux dieux, quels qu'ils soient ; et pour cela se préoccuper avec lui, comme le faisait si bien l'islamologue Mohammed Arkoun (1928-2010), de l'état de ses facultés de sciences humaines – hélas souvent en situation de déshérence, voire d'inféodation tacite au dogmatisme et au magistère religieux, alors que la sociologie, la philosophie, l'histoire, la linguistique, etc. devraient travailler à produire des discours d'émancipation vis-à-vis de ce religieux.

Elles doivent former ensuite des nouvelles générations plus éclairées, plus lucides, sur le rapport qu'elles doivent entretenir à leur héritage spirituel et sur les métamorphoses qu'elles doivent lui imposer pour le rendre contemporain des grands défis humanistes du siècle.

Voilà à quelle condition de refondation du sous-bassement culturel et existentiel de ces sociétés le "printemps arabe" pourra être autre chose que l'espérance d'une seule saison. Mais au lieu de ça... Au lieu d'aider le monde musulman à sortir la tête de l'eau profonde de son obscurantisme en l'exhortant ainsi à penser, à se repenser, en l'invitant à le faire pour lui et pour nous, l'Occident préfère la plupart du temps jouer à se faire peur avec l'islam. Quelle puérité ! Quelle inconséquence !

On vient encore d'en avoir l'exemple navrant, avec ce navet anti-islam [L'Innocence des musulmans] fabriqué par quelques provocateurs qui ne méritaient pas cette gloire soudaine, ou bien en s'excitant à l'avance sur les réactions que ne manqueront pas de provoquer les nouvelles caricatures de Charlie Hebdo.

D'avance on frissonne en pensant à ce que vont faire les plus énervés des musulmans, d'avance on se terrorise des fureurs terroristes que cela ne manquera pas de déclencher. Pourquoi jouer ainsi avec le feu ? Pourquoi agiter ce genre de chiffon rouge, sachant que cela va susciter la violence, puis déclencher le cycle infernal de la haine et de la peur ? Pourquoi attendre – et provoquer – toujours de l'islam la réaction la plus bête, la plus agressive ?

Inutile en réalité d'en attendre une confirmation de plus : oui, l'islam est allergique à la critique, oui, il est à peu près incapable d'autodérision... Mais tout ça, on le sait déjà. Encore une fois, posons-nous la question de la façon la plus efficace, et la plus charitable, de l'aider à dépasser ce blocage – en l'appelant à entreprendre avec nous le dépassement d'un autre blocage qui nous concerne tous, au seuil d'un avenir humain où la religion n'aura plus jamais la même place, et où il faudra réussir à faire mieux qu'elle en matière d'exaltation, de compréhension et de réalisation du mystère inscrit au cœur de tout être humain.

Abdenour Bidar, philosophe

## REGARDEZ VOUS DANS LA GLACE

Le New York Times, Thomas L. Friedman Septembre 18, 2012

¶ Lundi dernier, David D. Kirkpatrick, le chef du bureau du Caire pour The Times, a retenu une citation d'un des manifestants égyptiens devant l'ambassade américaine, Khaled Ali, qui, pour justifier les violentes manifestations de la semaine dernière déclara: «*Nous n'avons jamais insulté un prophète - pas Moïse, pas Jésus - alors pourquoi ne pouvons-nous pas exiger que Muhammad soit respecté ?*». M. Ali, un ouvrier du textile de 39 ans, tenait d'ailleurs une pancarte manuscrite en anglais sur laquelle on pouvait lire: «. Shut Up America» «*Amérique la ferme*», «*Obama est le président, alors il doit présenter des excuses!*».

¶ J'ai lu plusieurs commentaires d'émeutiers dans la presse la semaine dernière, qui disaient la même chose et j'ai un gros problème avec eux. Je n'aime pas voir la foi de quiconque insultée, mais nous devons mettre deux choses très clairement au point, plus clair que ne l'a fait l'équipe du président Obama :

-L'une est qu'une insulte - même aussi stupide et laide comme la vidéo anti-islam sur YouTube qui est le point de départ de tout ceci - ne donne pas le droit aux gens de sortir et d'attaquer des ambassades et de tuer des diplomates innocents. Ce n'est pas comme cela que se comporte un peuple véritablement auto-administré. Il n'y a aucune excuse pour cela. C'est honteux.

-Et, en second lieu, avant d'exiger des excuses de notre président, Messieurs Ali et les jeunes Egyptiens, Tunisiens, Libyens, Yéménites, Pakistanais, Afghans et des Soudanais, descendus dans les rues, doivent se regarder dans la glace - ou tout simplement allumer leur propre téléviseur. Ils pourraient alors voir la bile de chauvinisme qui est déversée par certains de leurs propres médias - sur des stations de télévision par satellite et des sites Web, ou vendus dans les librairies des trottoirs en dehors des mosquées - insultant les Shiites, les juifs, les chrétiens, les soufis et toute autre personne qui n'est pas sunnite, ou fondamentaliste de confession musulmane. Il y a des gens, dans leur pays, pour lesquels haïr «l'autre» est devenu une source d'identité et une excuse collective pour ne pas avoir à réaliser leur propre responsabilité.